ÉTUDES TRADITIONNELLES

52e Année Décembre 1951 N° 296

L'EMBLÈME DU SACRÉ-CŒUR DANS UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE AMÉRICAINE [1]

On sait que l'Amérique du Nord est la terre de prédilection des sociétés secrètes et demi-secrètes, qui y pullulent tout autant que les sectes religieuses ou pseudo-religieuses de tout genre, lesquelles, d'ailleurs, y prennent elles-mêmes assez volontiers cette forme. Dans ce besoin de mystère, dont les manifestations sont souvent bien étranges, faut-il voir comme une sorte de contrepoids au développement excessif de l'esprit pratique, qui, d'autre part, est regardé généralement, et à juste titre, comme une des principales caractéristiques de la mentalité américaine ? Nous le pensons pour notre part, et nous voyons effectivement dans ces deux extrêmes, si singulièrement associés, deux produits d'un seul et même déséquilibre, qui a atteint son plus haut point dans ce pays, mais qui, il faut bien le dire, menace actuellement de s'étendre à tout le monde occidental.

Cette remarque générale étant faite, on doit reconnaître que, parmi les multiples sociétés secrètes américaines, il y aurait bien des distinctions à faire ; ce serait une grave erreur que de s'imaginer que toutes ont le même caractère

1. Article paru dans *Regnabit*, mars 1927.

et tendent à un même but. Il en est quelques-unes qui se déclarent spécifiquement catholiques, comme les « Chevaliers de Colomb » ; il en est aussi de juives, mais surtout de protestantes ; et, même dans celles qui sont neutres au point de vue religieux, l'influence du protestantisme est souvent prépondérante. C'est là une raison de se méfier : la propagande protestante est fort insinuante et prend toutes les formes pour s'adapter aux divers milieux où elle veut pénétrer ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'elle s'exerce, d'une façon plus ou moins dissimulée, sous le couvert d'associations comme celles dont il s'agit.

Il convient de dire aussi que certaines de ces organisations ont un caractère peu sérieux, voire même assez puéril ; leurs prétendus secrets sont parfaitement inexistants, et n'ont d'autre raison d'être que d'exciter la curiosité et d'attirer des adhérents ; le seul danger que présentent celles-là, en somme, c'est qu'elles exploitent et développent ce déséquilibre mental auquel nous faisions allusion tout à l'heure. C'est ainsi qu'on voit de simples sociétés de secours mutuels faire usage d'un rituel soi-disant symbolique plus ou moins imité des formes maçonniques, mais éminemment fantaisiste, et trahissant l'ignorance complète où étaient ses auteurs des données les plus élémentaires du véritable symbolisme.

A côté de ces associations simplement « fraternelles », comme disent les Américains, et qui semblent être les plus largement répandues, il en est d'autres qui ont des prétentions initiatiques ou ésotériques, mais qui, pour la plupart, ne méritent pas davantage d'être prises au sérieux tout en étant peut-être plus dangereuses en raison de ces prétentions mêmes, propres à tromper et à égarer les esprits naïfs ou mal informés. Le titre de « Rose-Croix », par exemple, paraît exercer une séduction toute particulière et a été pris par bon nombre d'organisations dont les chefs n'ont même pas la moindre notion de ce que furent autrefois les véritables Rose-Croix ; et que dire des groupements à étiquettes

orientales, ou de ceux qui prétendent se rattacher à d'antiques traditions, et où l'on ne trouve exposées, en réalité, que les idées les plus occidentales et les plus modernes ?

Parmi d'anciennes notes concernant quelques-unes de ces organisations, nous en avons retrouvé une qui a retenu notre attention, et qui, à cause d'une des phrases qu'elle contient, nous a paru mériter d'être reproduite ici, bien que les termes en soient fort peu clairs et laissent subsister un doute sur le sens précis qu'il convient d'attribuer à ce dont il s'agit. Voici, exactement reproduite, la note en question, qui se rapporte à une société intitulée *Order of Chylena*, sur laquelle nous n'avons d'ailleurs pas d'autres renseignements (1) : « Cet Ordre fut fondé par Albert Staley, à Philadelphie (Pensylvanie), en 1879. Son manuel a pour titre *The Standard United States Guide*. L'Ordre a cinq Points de Compagnonnage, dérivés du vrai Point *E Pluribus Unum* (devise des Etats-Unis). Son étendard porte les mots *Evangel* et *Evangeline*, inscrits dans des étoiles à six pointes. La « Philosophie de la Vie Universelle » paraît être son étude fondamentale, et la parole perdue du Temple en est un élément. *Ethiopia*, Elle, est la Fiancée ; *Chylena*, Lui, est le Rédempteur. Le « Je Suis » semble être le (ici un signe formé de deux cercles concentriques). « Vous voyez ce Sacré-Cœur ; le contour vous montre ce Moi (ou plus exactement ce « Je ») » (2), dit *Chylena* ».

A première vue, il semble difficile de découvrir là-dedans rien de net ni même d'intelligible : on y trouve bien quelques expressions empruntées au langage maçonnique, comme les « cinq points de compagnonnage » et la « parole perdue du Temple » ; on y trouve aussi un symbole bien connu et d'usage très général, celui de l'étoile à six pointes ou « sceau de Salomon », dont nous avons déjà eu l'occasion de parler

1. C'est la traduction d'une notice extraite d'une brochure intitulée *Arcane Associations*, éditée par la *Societas Rosicruciana* d'Amérique (Manchester, N. H., 1905).

2. Le texte anglais porte : « You see this Sacred Heart ; the outline shows you that I ».

ici (1) ; on y reconnaît encore l'intention de donner à l'organisation un caractère proprement américain ; mais que peut-bien signifier tout le reste ? Surtout, que signifie la dernière phrase, et faut-il y voir l'indice de quelque contrefaçon du Sacré-Cœur, à joindre à celles dont M. Charbonneau-Lassay a entretenu précédemment les lecteurs de *Regnabit* (2) ?

Nous devons avouer que nous n'avons pu découvrir ce que signifie le nom de *Cheÿlena*, ni comment il peut être employé pour désigner le « Rédempteur » ni même en quel sens, religieux ou non, ce dernier mot doit être entendu. Il semble pourtant qu'il y ait, dans la phrase où il est question de la « Fiancée » et du « Rédempteur », une allusion biblique, probablement inspirée du *Cantique des Cantiques* ; et il est assez étrange que ce même « Rédempteur » nous montre le Sacré-Cœur (est-ce son propre cœur ?), comme s'il était véritablement le Christ lui-même ; mais, encore une fois, pourquoi ce nom de *Chylena* ? D'autre part, on peut se demander aussi ce que vient faire là le nom d'*Evangeline*, l'héroïne du célèbre poème de Longfellow ; mais il paraît être pris comme une forme féminine de celui d'*Evangel* en face duquel il est placé ; est-ce l'affirmation d'un esprit « évangélique », au sens quelque peu spécial où l'entendent les sectes protestantes qui se parent si volontiers de cette dénomination ? Enfin, si le nom d'*Ethiopia* s'applique à la race noire, ce qui en est l'interprétation la plus naturelle (3), peut-être faudrait-il en conclure que la « rédemption » plus ou moins « évangélique » (c'est-à-dire protestante) de celle-ci est un des buts que se proposent les membres de l'association. S'il en était ainsi, la devise *E Pluribus Unum* pourrait logiquement s'interpréter dans le sens d'une tentative de rapprochement, sinon de fusion,

1. Cf. *Le Chrisme et le Cœur dans les anciennes marques corporatives*, janvier 1951.
2. *Les représentations blasphématoires du Cœur de Jésus*, in *Regnabit*, août-septembre 1924.
3. Le *nigra sum, sed formosa* du *Cantique des Cantiques* justifierait peut-être le fait que cette appellation est appliquée à la « Fiancée ».

entre les races diverses qui constituent la population des Etats-Unis, et que leur antagonisme naturel a toujours si profondément séparées ; ce n'est là qu'une hypothèse, mais elle n'a du moins rien d'invraisemblable.

S'il s'agit d'une organisation d'inspiration protestante, ce n'est pas une raison suffisante pour penser que l'emblème du Sacré-Cœur y soit nécessairement détourné de sa véritable signification ; certains protestants, en effet, ont eu pour le Sacré-Cœur une dévotion réelle et sincère (1). Cependant, dans le cas actuel, le mélange d'idées hétéroclites dont témoignent les quelques lignes que nous avons reproduites nous incite à la méfiance ; nous nous demandons ce que peut être cette « Philosophie de la Vie Universelle » qui semble avoir pour centre le principe du « Je Suis » (*I Am*). Tout cela, assurément, pourrait s'entendre en un sens très légitime, et même se rattacher d'une certaine façon à la conception du cœur comme centre de l'être ; mais, étant données les tendances de l'esprit moderne, dont la mentalité américaine est l'expression la plus complète, il est fort à craindre que cela ne soit pris que dans un sens tout individuel (ou « individualiste » si l'on préfère) et purement humain. C'est là ce sur quoi nous voulons appeler l'attention en terminant l'examen de cette sorte d'énigme, sur laquelle nous serions heureux d'avoir des éclaircissements complémentaires s'il se trouvait quelqu'un de nos lecteurs qui puisse nous en fournir, particulièrement parmi nos amis du Canada, mieux placés pour avoir des informations à ce sujet, et qui ont souvent à se préoccuper des inconvénients de la pénétration des organisations du pays voisin dans leur propre contrée.

La tendance moderne, telle que nous la voyons s'affirmer dans le protestantisme, est tout d'abord la tendance à l'individualisme, qui se manifeste clairement par le « libre

1. Nous avons déjà cité l'exemple du chapelain de Cromwell, Thomas Goodwin, qui consacra un livre à la dévotion du Cœur de Jésus (Cf. *Le Chrisme et le Cœur dans les anciennes marques corporatives*, janv. 1951).

examen », négation de toute autorité spirituelle légitime et traditionnelle. Ce même individualisme, au point de vue philosophique, s'affirme également dans le rationalisme, qui est la négation de toute faculté de connaissance supérieure à la raison, c'est-à-dire au mode individuel et purement humain de l'intelligence ; et ce rationalisme, sous toutes ses formes, est plus ou moins directement issu du cartésianisme, auquel le « Je Suis » nous fait songer tout naturellement, et qui prend le sujet pensant, et rien de plus, comme unique point de départ de toute réalité. L'individualisme, ainsi entendu dans l'ordre intellectuel, a pour conséquence presque inévitable ce qu'on pourrait appeler une « humanisation » de la religion, qui finit par dégénérer en « religiosité », c'est-à-dire par n'être plus qu'une simple affaire de sentiment, un ensemble d'aspirations vagues et sans objet défini ; le sentimentalisme, du reste, est pour ainsi dire complémentaire du rationalisme (1). Sans même parler de conceptions telles que celle de l'« expérience religieuse » de William James, on trouverait facilement des exemples de cette déviation, plus ou moins accentuée, dans la plupart des multiples variétés du protestantisme, et notamment du protestantisme anglo-saxon, où le dogme se dissout en quelque sorte et s'évanouit pour ne laisser subsister que ce « moralisme » humanitaire dont les manifestations plus ou moins bruyantes sont un des traits caractéristiques de notre époque. De ce « moralisme » qui est l'aboutissement logique du protestantisme au « moralisme » purement laïque et « areligieux » (pour ne pas dire antireligieux), il n'y a qu'un pas, et certains le franchissent assez aisément ; ce ne sont là, en somme, que des degrés différents dans le développement d'une même tendance.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner qu'il soit parfois fait usage d'une phraséologie et d'un symbolisme dont l'origine est proprement religieuse, mais qui se trouvent

1. Cf. *Le Cœur rayonnant et le Cœur enflammé* in *Regnabit*, avril 1926, p. 385.

dépouillés de ce caractère et détournés de leur première signification, et qui peuvent tromper facilement ceux qui ne sont pas avertis de cette déformation ; que cette tromperie soit intentionnelle ou non, le résultat est le même. C'est ainsi qu'on a contrefait la figure du Sacré-Cœur pour représenter le « Cœur de l'Humanité » (entendue d'ailleurs au sens exclusivement collectif et social), comme l'a signalé M. Charbonneau-Lassay dans l'article auquel nous faisions allusion plus haut, et dans lequel il citait à ce propos un texte où il est parlé « du Cœur de Marie symbolisant le cœur maternel de la Patrie humaine, cœur féminin, et du Cœur de Jésus symbolisant le cœur paternel de l'Humanité, cœur masculin ; cœur de l'homme, cœur de la femme, tous deux divins dans leur principe spirituel et naturel » (1). Nous ne savons trop pourquoi ce texte nous est revenu invinciblement à la mémoire en présence du document relatif à la société secrète américaine dont il vient d'être question ; sans pouvoir être absolument affirmatif là-dessus, nous avons l'impression de nous trouver là devant quelque chose du même genre. Quoi qu'il en soit, ce travestissement du Sacré-Cœur en « Cœur de l'Humanité » constitue, à proprement parler, du « naturalisme », et qui risque de dégénérer bien vite en une grossière idolâtrie ; la « religion de l'Humanité » n'est pas, à l'époque contemporaine, le monopole exclusif d'Auguste Comte et de quelques-uns de ses disciples positivistes, à qu'il faut reconnaître tout au moins le mérite d'avoir exprimé franchement ce que d'autres enveloppent dans des formules perfidement équivoques. Nous avons déjà noté les déviations que certains, de nos jours, font subir couramment au mot même de « religion », en l'appliquant à des choses purement humaines (2) ; cet abus, souvent inconscient, ne serait-il pas le résultat d'une

1. Citation de l'*Echo de l'Invisible*, (1917), dans *Les représentations blasphématoires du Cœur de Jésus* in *Regnabit*, août-septembre 1924, pp. 192-193.

2. Voir notre communication sur *La réforme de la mentalité moderne* in *Regnabit*, juin 1926, pp. 8-9.

action qui, elle, est parfaitement consciente et voulue, action exercée par ceux, quels qu'ils soient, qui semblent avoir pris à tâche de déformer systématiquement la mentalité occidentale depuis le début des temps modernes ? On est parfois tenté de le croire, surtout quand on voit, comme cela a lieu depuis la guerre de 1914 s'instaurer un peu partout une sorte de culte laïque et « civique », une pseudo-religion dont toute idée du Divin est absente ; nous ne voulons pas y insister davantage pour le moment, mais nous savons que nous ne sommes pas seul à estimer qu'il y a là un symptôme inquiétant. Ce que nous dirons pour conclure cette fois, c'est que tout cela se rattache à une même idée centrale, qui est la divinisation de l'humanité, non pas au sens où le Christianisme permet de l'envisager d'une certaine manière, mais au sens d'une substitution de l'humanité à Dieu ; cela étant, il est facile de comprendre que les propagateurs d'une telle idée cherchent à s'emparer de l'emblème du Sacré-Cœur, de façon à faire de cette divinisation de l'humanité une parodie de l'union des deux natures divine et humaine dans la personne du Christ.

RENÉ GUÉNON.

POURQUOI EXPOSER DES ŒUVRES D'ART ? (1)

A quoi sert un musée des beaux-arts ? Comme l'implique le mot « conservateur », la première fonction, la plus essentielle d'un tel musée est d'avoir soin des œuvres d'art anciennes ou uniques qui ne sont plus dans leurs lieux d'origine et sont par conséquent menacées de destruction par négligence ou autrement. Cette conservation des œuvres d'art n'entraîne pas nécessairement leur exposition.

Si nous demandons pourquoi les œuvres d'art mises ainsi à l'abri seraient exposées, rendues accessibles et expliquées au public, la réponse sera qu'il faut le faire dans un but éducatif. Mais avant de considérer ce but, avant de demander : éducation en quoi et en vue de quoi ? nous devons faire une distinction entre l'exposition des œuvres d'artistes vivants et celle d'œuvres d'art anciennes ou relativement anciennes ou exotiques. Il n'est pas nécessaire que les musées exposent les œuvres d'artistes encore en vie, œuvres que ne menace aucun danger imminent de destruction ; ou, du moins, si de telles œuvres sont exposées, qu'il soit clairement entendu que le musée fait alors ni plus ni moins de la réclame pour l'artiste et agit pour le compte du marchand ou intermédiaire dont le métier consiste à trouver pour l'artiste un débouché ; la seule différence sera que le musée, tout en procédant comme le marchand, n'en tire aucun profit. D'un autre côté, qu'un artiste encore en vie désire être « accroché » ou « monté » dans un musée ne peut

1. Allocution prononcée devant l'Association Américaine des Musées à Columbus et devant la section de la Nouvelle Angleterre à Newport, en mai et octobre 1941.

être dû qu'à ses besoins ou à sa vanité, car les choses normalement sont faites pour des buts et des lieux déterminés auxquels elles conviennent et non pas simplement pour être « exposées ». Comme M. Steinfels le disait récemment : « L'art qui est destiné uniquement à être accroché aux murs d'un musée est un art qui n'a pas à se préoccuper de sa relation avec ce qui, finalement, l'avoisine. L'artiste peut peindre tout ce qu'il veut et comme il le veut et si les conservateurs ou les administrateurs apprécient suffisamment le résultat, ils l'aligneront sur le mur avec toutes les autres curiosités ».

Nous restons aux prises avec le véritable problème : pourquoi exposer, tel qu'il se pose pour les œuvres d'art étrangères ou relativement anciennes qui, en raison de leur fragilité et parce qu'elles ne correspondent plus à aucun besoin de notre part dont nous soyons vraiment conscients, sont conservées dans nos musées où elles constituent le plus gros des collections. Si nous exposons ces objets dans un but éducatif et non comme de simples curiosités, il est évident que nous envisageons de nous en servir ainsi autant qu'il est possible mais sans les utiliser effectivement. Ce sera en imagination et non en fait que nous emploierons le reliquaire médiéval, ou que nous nous étendrons sur le lit égyptien ou ferons notre offrande à quelque déité ancienne. Les fins éducatives auxquelles peut servir une exposition demandent par conséquent les services non seulement d'un conservateur, qui prépare l'exposition, mais aussi ceux d'un instructeur, qui explique les besoins du détenteur originel et les méthodes de l'artiste originel, car c'est en raison de ce qu'étaient l'un et l'autre que les œuvres que nous voyons sont ce qu'elles sont. Si l'exposition doit être quelque chose de plus qu'un étalage de curiosités et un spectacle divertissant, nous ne pouvons nous borner à être satisfaits avec nos propres réactions devant ces objets : afin de savoir pourquoi ces objets sont ce qu'ils sont nous devons connaître les hommes qui les ont faits. Il ne sera guère « instructif » d'interpréter de tels objets selon nos goûts, ou de supposer que

ces hommes concevaient l'art à notre manière ou avaient des mobiles esthétiques, ou se préoccupaient de « s'exprimer ». Nous devons examiner *leur* théorie de l'art, d'abord pour comprendre ce qu'ils ont fait dans ce domaine et ensuite pour nous demander si leur conception d'art, pour peu qu'elle s'avère différente de la nôtre, n'était pas autrement supérieure.

Supposons que nous sommes à une exposition d'objets grecs et demandions à Platon d'être notre instructeur. Il ignore tout de notre distinction entre les beaux-arts et les arts appliqués. Pour lui, la peinture et l'agriculture, la musique, la charpente, la céramique sont tous des genres égaux de poétique ou confection (1). Et comme Plotin, à la suite de Platon, nous le dit, les arts tels que la musique, la charpente ne sont pas fondés sur la sagesse humaine mais sur la pensée qui gît « là ».

Lorsque Platon nous parle avec mépris des « vils arts mécaniques » et du simple « labeur » en opposition avec le « beau travail » dans la confection des choses, c'est en se référant aux genres de fabrication qui n'ont en vue que les besoins du corps. L'art qu'il appelle sain et admettrait dans son Etat idéal doit être non seulement utile mais également fidèle à des modèles judicieusement choisis et pour cette raison « beaux », et cet art, dit-il, pourvoira « aux âmes et aux corps de nos citoyens ». Sa « musique » vaut pour tout ce que nous entendons par « culture » et sa « gymnastique » pour tout ce que nous entendons par exercice physique et bien-être ; il souligne que les fins de la culture et du développement physique ne doivent jamais être poursuivies séparément : l'artiste débile et l'athlète borné sont pareillement blâmables. Nous autres, par contre, avons l'habitude de regarder la musique et la culture en général, comme inutiles, et néanmoins de grande valeur. Nous oublions que la musique, traditionnellement, n'est jamais quelque chose fait

1. Rappelons que la racine des termes poésie, poème, poète, est « faire », ποιεῖν (note du traducteur).

doit être autant que possible l'ennemi juré des méthodes d'instruction qui prévalent habituellement dans nos écoles d'art.

C'était rien moins que le « miracle grec » en art que Platon admirait ; ce qu'il louait, c'était l'art canonique de l'Egypte dans lequel « ces modes (de représentations) qui sont correctes par nature étaient regardées pour toujours comme sacrées ». Le point de vue est identique avec celui des philosophes scolastiques pour lesquels « l'art a des fins établies et des moyens assurés d'opération ». De nouveaux chants, oui, mais jamais de nouveaux genres de musique, car ceux-ci risquent de ruiner notre civilisation entière. Ce sont les impulsions irrationnelles qui soupirent après la nouveauté. Notre culture sentimentale ou esthétique — sentimental, esthétique et matérialiste sont des termes virtuellement synonymes — préfère l'expression instinctive à la beauté formelle de l'art irrationnel. Mais Platon n'aurait vu aucune différence entre le mathématicien ému par une « belle équation » et l'artiste ému par sa vision formelle. Car il nous demande de résister virilement aux réactions instinctives devant ce qui est plaisant et déplaisant et d'admirer dans les œuvres d'art non leur surface esthétique mais la juste ou logique raison de leur composition. Et ainsi, naturellement, il signale que « la beauté de la ligne droite et du cercle, et des figures planes ou dans l'espace qui en dérivent, n'est pas, comme d'autres choses, relative, mais éternelle et absolue ». Rapproché de tout ce qu'il dit ailleurs de l'art humaniste qui commençait à être à la mode en son temps et de ce qu'il dit de l'art égyptien, cela revient à sanctionner l'art grec archaïque et l'art grec de la géométrie — arts qui correspondent réellement à la teneur de ces mythes et récits fabuleux qu'il tient en si grande estime et cite si souvent. Traduit en des termes plus familiers, cela signifie que de ce point de vue intellectuel de l'art, la peinture de sable de l'Indien d'Amérique est supérieure en son genre à n'importe quelle peinture exécutée par un Européen ou un blanc d'Amérique durant ces derniers siècles. Comme le directeur

d'un des cinq plus grands musées de nos Etats de l'Est me l'a dit plus d'une fois : « Depuis l'âge de la pierre taillée jusqu'à nos jours, quelle décadence ! ». Il voulait dire évidemment décadence intellectuelle et non matérielle. Dégonfler l'illusion du progrès devrait être une des fonctions de tout musée bien organisé.

Il me faut ici faire une digression pour dissiper une confusion très répandue. On croit assez communément que l'art abstrait des modernes est d'une certaine manière pareil et apparenté à, ou même inspiré par l'aspect formel de l'art primitif. La ressemblance est tout à fait superficielle. L'abstraction de nos artistes n'est rien d'autre que du maniérisme. L'art néolithique est abstrait ou plutôt algébrique parce que seule une forme algébrique peut être la forme unique de choses très différentes. Les formes des Grecs anciens sont ce qu'elles sont parce que ce n'est que dans de telles formes que peut être gardé l'équilibre entre les pôles physique et métaphysique. Comme le disait récemment Bernheimer : « avoir oublié ce but devant le mirage de modèles et de dessins absolus est peut-être l'erreur fondamentale « du mouvement artistique abstrait ». Le moderne abstractionniste oublie que le « formaliste » néolithique n'était pas un décorateur d'intérieur mais bien un homme métaphysique qui se préoccupait de la vie totale et devait vivre d'expédients : quelqu'un qui ne vivait pas comme nous en avons la tendance, uniquement par le cerveau car, ainsi que les anthropologistes nous l'assurent, les cultures primitives pourvoyaient à la fois en même temps aux besoins de l'âme et du corps. Les expositions de musées devraient consister en une exhortation à revenir à ces niveaux « sauvages » de culture.

Un effet naturel de ces expositions sera d'amener le public à se demander comment il se fait que des objets ayant cette qualité ne se voient que dans les musées et ne sont ni d'un usage quotidien ni d'une acquisition facile. Car les objets de musée, dans l'ensemble, n'étaient pas à l'origine, des « tré-

sors » exécutés pour être vus derrière une vitrine mais plutôt des objets communs que n'importe qui pouvait acheter sur le marché et utiliser. Que signifie cette perte en qualité de ce qui nous entoure ? Pourquoi devons-nous compter autant que nous le faisons sur ce qui est « ancien » ? La seule réponse possible nous révélera de nouveau l'opposition essentielle entre le musée et le monde. Cette réponse sera, en effet, que les objets de musée étaient d'ordre pratique et faits pour l'usage tandis que les choses exécutées dans nos fabriques le sont surtout pour être mises en vente. Le mot « manufacturier » lui-même, qui désigne quelqu'un qui fait des choses à la main, a fini par signifier un marchand qui possède des choses faites pour lui par des machines. Les objets de musée ont été confectionnés humainement par des hommes responsables, pour qui leurs moyens d'existence était une vocation et une profession. Les objets de musée ont été exécutés par des hommes libres. Ceux de nos magasins ont-ils été fabriqués par des hommes libres ?

Quand Platon pose en principe que les arts « s'occuperont des corps et des âmes de vos citoyens », et que seules des choses saines et libres et non des choses honteuses et indignes d'hommes libres doivent être exécutées, cela revient à dire que l'artiste dans n'importe quel domaine matériel doit être un homme libre, (ce qui ne veut pas dire un « artiste émancipé » dans le sens vulgaire de quelqu'un qui n'a aucune obligation ou contrainte de quelque genre que ce soit) qui doit représenter les réalités éternelles, et, pour cela doit auparavant les connaître telles qu'elles sont : en d'autres termes, un acte d'imagination dans lequel l'idée à représenter est d'abord revêtue d'une forme inimitable doit précéder l'opération qui incorpore cette forme dans une matière proprement dite. Le premier de ces actes est appelé « libre », le second « servile ». Mais c'est uniquement lorsque le premier acte est omis que le mot « servile » prend une signification déshonorante. Il est à peine nécessaire de démontrer que nos procédés de fabrication, sont, dans ce sens, honteux,

serviles et on peut difficilement nier que notre système industriel pour lequel ces procédés sont indispensables ne convient pas à des hommes libres. Un système de manufacture ou plutôt de production quantitative dominé par des valeurs monétaires présuppose qu'il y aura deux espèces différentes de producteurs ; des « artistes » privilégiés qui peuvent être « inspirés » et des travailleurs en dessous de tout privilège, sans imagination par hypothèse, puisqu'on leur demande uniquement d'exécuter ce que d'autres hommes ont imaginé. Comme le signale Eric Gill : « on a d'une part l'artiste qui ne songe qu'à exprimer sa personnalité et, d'autre part, l'ouvrier dépourvu de toute personnalité à exprimer ». On a souvent prétendu que les productions des « beaux arts » sont inutiles ; on devrait considérer comme une plaisanterie le fait de parler d'une société comme libre alors que dans cette société ce sont exclusivement ceux qui font des choses inutiles qui peuvent être appelés libres, à moins de l'entendre dans ce sens que nous sommes tous libres de travailler ou de mourir de faim.

C'est donc avec la notion d'œuvrer selon sa vocation en contraste avec celle de gagner sa vie en travaillant à la pièce, sans égard pour ce dont il s'agit, que la différence entre les objets de musée et ceux d'un magasin peut être le mieux expliquée. Dans ces conditions, qui sont celles de toutes les sociétés non industrielles, c'est-à-dire quand chaque homme fait une seule sorte de choses, faisant uniquement le genre de travail qui lui convient par sa nature même et auquel il est par conséquent destiné, Platon nous rappelle que « davantage sera fait et mieux fait que de toute autre manière ». Dans ces conditions, un homme au travail fait ce qu'il préfère et le plaisir qu'il retire de son travail parfait l'opération. Nous voyons l'évidence de ce plaisir dans les objets de musée mais nullement dans les produits du travail à la chaîne, lesquels ressemblent bien plus à ceux des galériens enchaînés qu'à ceux d'hommes aimant leur tâche. Notre aspiration à des loisirs ou à l'oisiveté est une preuve

que la majorité d'entre nous sont attelés à une tâche qui ne peut nous être demandée par personne si ce n'est par un marchand, sûrement pas par un dieu ou par notre nature propre. Les artisans traditionnels que nous avons connus en Orient ne peuvent être détournés de leur travail et au besoin « feront des heures supplémentaires à leurs frais ».

Nous en sommes arrivés à séparer le travail de la culture et à considérer celle-ci comme quelque chose à acquérir pendant les heures de loisirs mais il ne peut y avoir qu'une culture artificielle et de serre chaude là où le travail n'est pas son moyen ; si la culture ne se révèle pas dans tout ce que nous faisons nous ne sommes pas cultivés. Nous avons perdu cette manière de vivre selon la vocation, la manière dont Platon faisait le type de la justice et en détruisant comme nous l'avons fait les cultures de tous les autres peuples touchés par le contact avilissant de notre civilisation nous ne pouvions donner une meilleure preuve de la profondeur de cette perte.

Afin de comprendre les œuvres d'art qui s'offrent à notre admiration, il ne sert à rien de les expliquer avec les termes de notre propre psychologie et de notre esthétique ; agir ainsi serait une lamentable erreur. Nous ne pourrons comprendre de tels arts tant que nous ne les envisagerons pas comme le faisaient leurs auteurs. L'instructeur doit nous instruire dans ce qui nous paraîtra un langage étrange : bien que nous connaissions ces termes, c'est avec une signification très différente que, de nos jours, nous les employons. La signification de termes tels que : art, nature, inspiration, forme, ornement et esthétique, doit être expliquée à notre public avec des mots de deux syllabes, car aucun de ces termes n'est employé dans la philosophie traditionnelle comme nous le faisons actuellement.

Nous devrons écarter sans ménagement le terme esthétique, car ces arts n'ont pas été créés pour la délectation des sens. La racine grecque de ce vocable ne signifie pas autre chose que sensation ou réaction aux données extérieures :

la sensibilité signifiée par le mot *aisthesis* est présente dans les plantes, les animaux et l'homme ; c'est ce que le biologiste appelle « irritabilité ». Ces sensations, qui correspondent à ce que le psychologue appelle passions ou émotions, sont les forces motrices de l'instinct. Platon nous demande de résister virilement aux impulsions du plaisir et de la douleur, car ceux-ci, comme l'implique le mot passion, sont les expériences plaisantes et déplaisantes auxquelles nous sommes assujettis ; ce ne sont pas des actes venant de nous mais des choses faites sur nous : seuls le jugement et l'appréciation de l'art sont une activité. L'expérience « esthétique » se limite à la peau que vous aimez toucher, au fruit que vous aimez goûter. « La contemplation esthétique désintéressée » est une contradiction dans les termes et un pur non-sens. L'art est une vertu intellectuelle et non physique ; la beauté ressortit à la connaissance et à la bonté, dont elle est précisément un aspect attractif ; et puisque c'est par sa beauté qu'un travail nous attire, cette beauté est *manifestement* un moyen en vue d'une fin et non elle-même la fin de l'art ; le but de l'art s'apparente toujours à une communication effective. Dès lors, l'homme d'action ne se contentera pas de substituer la connaissance de ce qu'il aime à une norme de compréhension ; il ne jouira pas seulement de ce qu'il utilise (nous appelons avec justesse esthètes ceux qui se contentent de jouir) ; ce n'est pas le côté esthétique des œuvres d'art mais la juste raison ou logique de la composition qui l'intéressera. La composition d'œuvres comme celles que nous exposons n'a pas pour motif son caractère esthétique mais ce qu'elle exprime. Le jugement fondamental portera sur le succès plus ou moins grand de l'artiste en donnant une claire expression au thème de son œuvre. Pour répondre à la question : la chose a-t-elle été bien dite ? il est évidemment nécessaire que nous connaissions ce qu'il y avait à dire. C'est pour cette raison que dans toute discussion sur des œuvres d'art nous devons commencer par leur sujet.

Nous tenons compte de la *forme* d'une œuvre. Dans le langage traditionnel, forme ne désigne pas la matière tangible mais est synonyme d'idée et même d'âme : l'âme, par exemple, est appelée la forme du corps. S'il y a une réelle unité de la forme et de la matière, celle que nous espérons trouver dans toute œuvre d'art, la configuration de son corps exprimera sa forme, qui est celle du modèle dans la pensée de l'artiste, modèle ou image sur lesquels il moule la figure matérielle. Le degré de son succès dans cette opération imitative mesure la perfection de l'œuvre. Ainsi, on dit que Dieu a appelé bonne sa création parce qu'elle était conforme au modèle intelligible selon lequel il avait œuvré. L'aspect formel d'une œuvre est sa beauté, son manque de forme, sa laideur. Si elle n'est pas « informée », elle sera informe.

A ce point de vue, l'art proprement dit n'a rien de tangible. On peut appeler « art » la peinture. Comme l'impliquent les termes « artifice » et « artificiel », ce qui est fait est une œuvre *d'*art, faite *avec* art, mais n'est pas l'art même ; l'art même demeure dans l'artiste et est la connaissance avec laquelle les choses sont faites. Ce qui est fait selon les règles de l'art est correct ; ce que quelqu'un fait comme il le désire peut être très bien ou être maladroit. Nous ne devons pas confondre le goût avec le jugement ou le charme avec la beauté, car certains, comme le dit saint Augustin, aiment les difformités.

Des œuvres d'art sont généralement *ornementales* ou de quelque manière ornées. L'instructeur abordera parfois l'histoire de l'ornement. Ce faisant, il expliquera que tous les mots qui signifient « ornement » ou « décoration » dans les quatre langues qui nous intéressent le plus, et peut-être dans toutes les langues, signifiaient à l'origine : « équipement », de même que l'ameublement désignait à l'origine des tables et des chaises d'usage et non une décoration intérieure établie pour suivre l'exemple de quelque ensemblier ou pour étaler notre qualité de connaisseur. Nous ne devons pas envisager l'ornement comme quelque chose qui est

ajouté à un objet qui autrement aurait pu être laid. L'ornement est une caractérisation ; les ornements sont des attributs. On dit souvent, et ce n'est pas tout à fait faux, que l'ornement des « primitifs » avait une valeur magique ; il serait plus exact de parler d'une valeur métaphysique, car c'est généralement au moyen de ce que nous appelons de nos jours sa décoration qu'une chose est rituellement transformée et rendue capable d'agir spirituellement aussi bien que psychiquement : l'emploi des symboles solaires, par exemple, dans l'harnachement, identifie le coursier au Soleil ; des modèles solaires conviennent pour des boutons parce que le Soleil est la ligature primordiale à laquelle sont attachées toutes les choses par le lien de l'Esprit. C'est uniquement lorsque les valeurs symboliques d'un ornement sont oubliées que la décoration devient un sophisme irresponsable de la teneur de l'œuvre. Pour Socrate, la distinction entre beauté et utilité est logique, mais non réelle ou objective ; une chose ne peut être belle que dans la contexture de ce pourquoi elle est établie.

De nos jours, les critiques parlent d'un artiste comme *inspiré* par des objets extérieurs et même par sa matière. C'est là un abus de langage qui empêche l'étudiant de comprendre la littérature artistique de nos pères. L' « inspiration » ne peut jamais signifier autre chose que l'opération de quelque force spirituelle en nous : le terme est défini adéquatement par Webster comme étant une « lueur divine surnaturelle ». Libre à l'instructeur, s'il est rationaliste, de nier la possibilité de cette inspiration mais il ne doit pas obscurcir le fait que depuis Homère et après ce mot a toujours été utilisé avec une seule signification précise et invariable, celle de Dante, quand il dit que l'Amour, c'est-à-dire l'Esprit Saint l'inspire et qu'il va « exposer la question comme Il la lui dicte ».

Le mot *Nature*, par exemple, dans l'aphorisme : « l'art imite la Nature dans son mode d'opération » ne se réfère pas à quelque partie visible de notre milieu ; et quand Platon

dit « selon la nature », il ne veut pas dire « comme les choses se comportent » mais comme elles doivent se comporter sans « pécher contre la nature ». La Nature traditionnelle est la Mère Nature, le principe par lequel les choses sont « naturées », qui fait notamment qu'un cheval est un cheval et l'homme un être humain. L'art est une imitation de la nature des choses et non de leurs apparences.

C'est de cette façon que nous préparerons notre public à comprendre l'à-propos des œuvres d'art anciennes. Si, par contre, nous méconnaissons l'évidence et décidons que l'appréciation de l'art est une expérience de pure esthétique, nous disposerons naturellement notre exposition de manière à ce qu'elle s'adresse à la sensibilité du public. Cela revient à supposer qu'il faut lui apprendre à sentir. Mais l'opinion que le public est un animal insensible s'accorde étrangement mal avec le genre d'art que le public se choisit pour son propre compte, sans l'aide des musées. Il aime les belles couleurs, les tons beaux et agréables, tout ce qui est spectaculaire, personnel ou anecdotique, ou tout ce qui flatte sa foi dans le progrès. Ce public aime son confort. Si nous croyons que l'appréciation en art est une expérience esthétique nous donnerons au public ce qu'il désire.

Mais le rôle d'un musée ou d'un éducateur n'est pas de flatter et d'amuser le public. Si l'exposition d'œuvres d'art, comme la lecture de livres, doit avoir une valeur culturelle, c'est-à-dire, si elle doit nourrir et développer le meilleur de nous-mêmes, comme les plantes se nourrissent et se développent dans des sols appropriés, c'est à la compréhension et non aux sentiments raffinés qu'il faut s'adresser. Sur un point le public a raison : il veut toujours connaître « le sujet » d'une œuvre d'art. « Sur quel sujet, comme Platon le demande aussi, le sophiste est-il si éloquent ? » Qu'on lui explique le sujet de ces œuvres d'art et qu'on ne prenne pas comme sujet ces œuvres d'art elles-mêmes. Qu'on lui explique la simple vérité, que ces œuvres d'art ont pour sujet Dieu, que l'on ne mentionne pas dans une réunion polie. Conve-

nons que nous avons à donner une éducation en accord avec la nature, et l'éloquence la plus profonde des expositions elles-mêmes, ce ne sera pas une éducation de la sensibilité mais une éducation philosophique, dans le sens de Platon et d'Aristote, pour qui elle signifie ontologie et théologie et le plan de l'existence ainsi qu'une sagesse qui trouve son application dans les questions quotidiennes. Comprenons que rien ne sera changé tant que la vie des hommes ne sera pas influencée et leurs valeurs changées par ce que nous avons su leur montrer. En partant de ce point de vue, nous briserons la distinction sociale et économique entre les beaux-arts et les arts appliqués, nous ne séparerons plus l'anthropologie de l'art mais reconnaîtrons que l'approche anthropologique de l'art est une approche plus étroite que celle de l'esthète ; nous n'agirons plus comme si le contenu des arts folkloriques est tout, sauf métaphysique. Nous apprendrons à notre public à poser sur les œuvres d'art des questions intelligentes.

Pour prendre des exemples, nous placerons un tesson colorié de l'âge néolithique ou une médaille indienne marquée au poinçon côte à côte avec une représentation médiévale des Sept dons de l'Esprit et rendrons clair, avec des étiquettes ou des instructeurs, voire les deux, que la raison de toutes ces compositions est d'affirmer la doctrine universelle des Sept Rayons du Soleil. Nous rapprocherons une représentation égyptienne de la porte du Soleil gardée par le Soleil lui-même et la figure du *Pantakrator* dans l'œil d'un dôme byzantin et expliquerons que ces portes par lesquelles on s'échappe de l'univers sont les mêmes que l'ouverture dans le toit par où l'Indien américain quitte son *hogan*, pareil au trou dans le *pi* chinois, pareil au palan de la yourt du shaman sibérien, identique à l'ouverture du toit au dessus de l'autel termal de Jupiter ; nous expliquerons que toutes ces constructions sont des rappels du Dieu-liminaire, de celui qui pouvait dire : « Je suis la Porte ». Notre exposé de l'histoire de l'architecture mettra en lumière que le terme

« harmonie » était tout d'abord un terme de charpentier signifiant « assemblage » et qu'il était inévitable que dans les traditions grecques et indiennes le Père et le Fils auraient été charpentiers et montrer qu'il s'agit d'une doctrine d'origine néolithique ou plutôt « hylique ». Nous distinguerons nettement l'éducation visuelle qui nous renseigne uniquement sur ce à quoi les choses ressemblent (nous laissant *réagir* comme nous devons), de l'iconographie des choses qui sont en elles-mêmes invisibles (mais par lesquelles nous pouvons apprendre comment *agir*).

Il se peut que la compréhension des œuvres d'art anciennes et des conditions dans lesquelles elles ont été faites ruine notre fidélité envers l'art contemporain et les méthodes contemporaines de fabrication. Ce sera la preuve de notre succès en tant qu'éducateurs ; nous ne devons pas nous écarter de cette vérité que toute éducation implique réévaluation. Tout ce qui est fait uniquement pour le plaisir est, comme Platon le déclare, un jouet pour cette délectation de cette partie de nous-mêmes qui est soumise passivement aux courants émotionnels, alors que l'éducation qu'il faut attendre des œuvres d'art doit inculquer l'amour de ce qui est ordonné et le dégoût de ce qui est désordonné Nous proposons d'apprendre au public à poser sur une œuvre d'art d'abord ces deux questions : est-elle véridique ? ou belle (si vous préférez) ? et à quoi sert-elle ? Nous espérerons pouvoir démontrer par notre exposition que la valeur humaine de ce qui est fait par les hommes est déterminée par la coïncidence en elle de la beauté et de l'utilité : signification et aptitude ; que des pièces d'art de cette sorte ne peuvent être faites que par des travailleurs libres et responsables, libres de considérer uniquement la bonté d'un travail à exécuter et individuellement responsables de sa qualité ; et que la production d'un art de studio conjointement avec la production sans art des usines représente un ravalement de l'existence à des niveaux infrahumains.

Ce ne sont pas là des opinions personnelles mais les déduc-

tions logiques d'une existence passée dans le maniement d'œuvres d'art, l'observation des hommes au travail et l'étude de la philosophie universelle de l'art, philosophie dont notre « esthétique » n'est qu'une aberration locale et momentanée. Il incombe au musée militant de soutenir avec Platon qu'on ne peut appeler art quelque chose d'irrationnel.

A. K. COOMARASWAMY.

LES « APERÇUS SUR L'INITIATION » (1)

XII

L'ARTICLE de M. Vâlsan sur *La fonction de René Guénon et le sort de l'Occident* (2), qui constitue, en tant que description de la situation présente du monde occidental, un remarquable prolongement de l'œuvre de René Guénon, aborde une question qui nous amène à développer certaines considérations relatives à la Maçonnerie et que nous avions réservées jusqu'alors.

M. Vâlsan, examinant la possibilité d'une restauration traditionnelle occidentale prenant appui sur l'initiation maçonnique rappelle que la Maçonnerie est un mode particulier des initiations de métier qui, comme telles, ont un caractère essentiellement cosmologique, et il ajoute : « Par conséquent, ces initiations ne sauraient offrir une base appropriée pour un travail intellectuel qui devrait être avant tout d'ordre métaphysique pour correspondre aux vues d'un redressement par les principes les plus universels... On pourrait dire néanmoins que, de même que la cosmologie peut finalement avoir un point de contact avec le domaine métaphysique, il ne serait pas impossible que, dans un milieu maçonnique constitué sur des bases strictement intellectuelles, on fît l'adjonction d'un point de vue métaphysique ; mais si une telle adjonction était possible, cela constituerait, à vrai dire, une superposition par rapport à ce qui fait pro-

1. Cf. *Etudes Traditionnelles* depuis le n° de mars-avril 1946.
2. Cf. *Etudes Traditionnelles*, n°s de juillet-août, septembre, octobre-novembre 1951.

prement le point de vue maçonnique, et non pas un développement normal des possibilités de celui-ci ».

C'est là, en effet, ce qui résulte du point de vue exposé par René Guénon en diverses circonstances et notamment dans le chapitre *Grands mystères et petits mystères* de l'ouvrage que nous avons entrepris de commenter. C'est aussi le point de vue auquel nous nous sommes placé nous-même dans nos études VIII et IX, mais nous avons pris soin de préciser que nous parlions uniquement de la Maçonnerie proprement dite appelée « Maçonnerie bleue » et comprenant les trois degrés d'Apprenti, Compagnon et Maître qui sont universellement reconnus comme constituant la Maçonnerie. Toutefois étant donné l'existence des divers régimes de hauts grades qui, s'ils n'appartiennent pas proprement à la Maçonnerie, apparaissent comme une sorte de continuation de celle-ci puisque, dans tous les cas, la possession du grade de Maître est la première condition requise pour pouvoir y accéder ; la « superposition » à laquelle M. Vâlsan fait allusion dans le texte que nous avons cité ne peut pas ne pas nous faire penser à ces hauts grades qui sont précisément *déjà superposés* à la Maçonnerie proprement dite.

Nous nous bornerons pour l'instant à examiner le régime de hauts grades le plus répandu dans les pays latins, c'est-à-dire celui du Rite Ecossais Ancien et Accepté qui comporte 33 degrés, ou plus exactement 30 degrés au-dessus du grade de Maître.

Si la Maçonnerie proprement dite est une initiation de « petits mystères », son terme, qui est le grade de Maître, doit, lorsqu'il est effectivement atteint, correspondre à la réintégration dans l'état primordial ainsi que l'indiquent la formule : « Un Maître Maçon se retrouve toujours entre l'équerre et le compas » et le fait que la Loge des Maîtres est appelée la « Chambre du Milieu ». Dans ces conditions, il semblerait que les hauts grades doivent, dans leur totalité, correspondre aux « grands mystères ». Or, si nous considérons la liste des hauts grades du Rite Ecossais Ancien et Accepté, nous

voyons que le 18e degré est celui de Rose-Croix et qu'il correspond très exactement, lui aussi, par son nom, sa batterie, son signe de reconnaissance, son mot de passe, aux caractéristiques et prérogatives de l'état primordial. Il semblerait donc à première vue que la présence des grades de Maître et de Rose-Croix au sein d'une même hiérarchie ou, si l'on préfère, au sein de deux hiérarchies exactement superposées, constitue un pléonasme, et en effet, il en serait bien ainsi si la Maçonnerie était demeurée opérative, mais nous savons que tel n'est pas le cas.

Nous avons vu dans notre article IX que, du fait des modifications survenues lors du passage de la Maçonnerie opérative à la Maçonnerie spéculative, il n'était plus possible d'envisager un travail technique avant le grade de Maître, de sorte que celui-ci, au lieu d'être comme autrefois l'aboutissement de la réalisation effective des « petits mystères », n'est plus que l'aboutissement de la Maçonnerie spéculative, c'est-à-dire de la préparation théorique et le point de départ du travail initiatique. Dans cette perspective, on pourrait dire qu'à l'intérieur d'une organisation telle que le Rite Ecossais, c'est entre le 4e et le 18e degré que devrait s'effectuer le travail opératif des « petits mystères », couronné par l'état de Rose-Croix.

Il est bien connu que les 30 degrés supérieurs du Rite Ecossais ne sont pas tous pratiqués, mais, d'une façon générale, seulement ceux de Maître Secret (4e), de Rose-Croix (18e) et de Kadosh (30e), en laissant de côté pour l'instant les trois derniers degrés qui ne sont pas considérés comme des degrés d'initiation mais comme des grades administratifs. D'après ce que nous venons de dire, c'est entre le 18e et le 30e degré que devrait se placer normalement le travail des « grands mystères » (1) et il est digne de re-

1. Nous devons noter ici que si on ne restreint pas le sens du mot *cosmos* à celui de « monde formel », le domaine cosmologique dépasse celui des « petits mystères » et le domaine métaphysique correspond non à la totalité des « grands mystères » mais seulement aux plus hauts degrés de ceux-ci. Dans cette perspective, M. Vâlsan était parfaitement fondé à parler du caractère cosmologique de la Maçonnerie en l'étendant non seulement au delà du

marque que le titre du 30e degré est, comme celui de Rose-Croix, très significatif, puisque c'est celui de *Kadosh* qui veut dire « saint », le saint entendu au sens le plus complet que comporte le mot hébreu équivalant non à l'homme primordial ou homme véritable mais à l'homme transcendant (1). Le point de vue que nous exposons ici est en parfaite conformité avec ce que René Guénon a écrit au sujet des hauts grades écossais puisqu'il admet, après Aroux, une correspondance entre certains de ces grades et les neuf cieux de Dante, ce qui implique que les dits grades correspondent en principe à la réalisation des états supérieurs de l'être (2). M. Guénon a même indiqué ailleurs que les trois derniers degrés doivent être mis en rapport avec la réalisation descendante (3), et le fait qu'on les considère aujourd'hui comme des grades administratifs et non comme des degrés d'initiation est un lointain souvenir de la nature réelle de ces degrés et surtout du tout dernier dont les détenteurs devraient n'avoir plus rien à apprendre et devraient être effectivement investis du pouvoir légiférant au sens traditionnel le plus large de ce mot.

Nous n'ignorons pas qu'à l'heure actuelle le travail des hauts grades n'est sans doute ni plus initiatique ni plus opé-

grade de Maître mais même au delà du grade de Rose-Croix. Mais d'autre part, du fait que le grade de *Kadosh* peut être considéré comme le terme de la réalisation ascendante, ainsi qu'on le verra plus loin, une Maçonnerie totale qui serait tout ce qu'elle doit être impliquerait non seulement un point de vue métaphysique mais encore une réalisation proprement métaphysique.

1. Le mot hébreu *kadosh* signifie saint dans toutes les acceptions de ce mot, pur, sans faute, immaculé, approché de Dieu et, par suite, séparé des créatures. Il a, sous la forme *kadesh*, le sens de séparé, d'excepté, mais d'une façon toute opposée. Il désigne des individus séparés de Dieu et rejetés de la communauté à cause de leurs vices. Il y a là un remarquable exemple du double sens lumineux et ténébreux des mots des langues sacrées qui sont une variété particulière des symboles, et peut-être un avertissement...

2. *L'Esotérisme de Dante*, 3e édition, p. 19.

3. *Réalisation ascendante et descendante*, dans *Etudes Traditionnelles* de février 1939, p. 43, note 1 : « Ajoutons que c'est précisément avec cette signification (de réalisation descendante), que le triangle inversé est pris comme symbole des hauts grades de la Maçonnerie écossaise ; dans celle-ci, d'ailleurs, le 30e degré étant regardé comme le *nec plus ultra* doit logiquement marquer, par là même, le terme de la « montée » de sorte que les degrés suivants ne peuvent plus se référer proprement qu'à une « redescente » par laquelle sont apportées à toute l'organisation initiatique les influences destinées à la « vivifier » ; et les couleurs correspondantes qui sont respectivement le noir et le blanc sont encore très significatives sous le même rapport ».

ratif dans l'ordre de la réalisation spirituelle que celui des grades symboliques, mais il n'en est pas moins vrai que la Maçonnerie, envisagée cette fois avec tous ses prolongements et adjonctions, se présente comme l'armature d'une organisation initiatique complète. Les titres de Chevalier, de Prince, de Pontife qui figurent dans la dénomination de nombreux hauts grades ne sauraient se justifier si des vestiges d'initiations chevaleresques et sacerdotales n'étaient venus s'abriter dans la Maçonnerie et si cette dernière était demeurée uniquement une initiation artisanale. René Guénon s'est exprimé très clairement à ce sujet : « Ce n'est pas ici le lieu de rechercher l'origine historique des hauts grades de l'Ecossisme, ni de discuter la théorie si controversée de leur descendance templière ; mais, qu'il y ait eu filiation réelle et directe ou seulement reconstitution, il n'en est pas moins certain que la plupart de ces grades, et aussi quelques-uns de ceux qu'on trouve dans d'autres rites, apparaissent comme les vestiges d'organisations ayant eu autrefois une existence indépendante, et notamment de ces anciens Ordres de Chevalerie dont la fondation est liée à l'histoire des Croisades, c'est-à-dire d'une époque où il n'y eut pas seulement des rapports hostiles, comme le croient ceux qui s'en tiennent aux apparences, mais aussi d'actifs échanges intellectuels entre l'Orient et l'Occident, échanges qui s'opérèrent surtout par le moyen des Ordres en question » (1).

Nous n'ignorons pas non plus que les hauts grades ont eu et ont, même parmi les Maçons, de nombreux détracteurs, et que ceux-ci leur dénient toute valeur initiatique, en attribuent l'origine à la seule vanité et au goût des titres pom-

1. *L'Esotérisme de Dante*, p. 18.

2. Parmi les hauts grades, il en est qui ont fait l'objet de critiques plus sévères et, en apparence du moins, mieux fondées. Nous pensons notamment ici au grade de *Kadosh* dont le rituel dans certaines de ses versions, contient des éléments véritablement inquiétants et qui contrastent singulièrement avec le titre même du grade. Il n'est pas douteux qu'à une époque qu'il serait intéressant de déterminer avec précision, des éléments suspects ont été introduits dans certains rituels, ce qui n'aurait pas été possible si la Maçonnerie avait conservé intégralement l'esprit traditionnel, mais il est non moins douteux qu'un retour de la Maçonnerie à ce même esprit, permettrait d'éliminer ces fâcheuses adjonctions.

peux et en soulignent avec complaisance l'apparente incohérence (2). Toutefois, nous devons remarquer que les adversaires des hauts grades sont généralement au nombre des Maçons les plus imprégnés de rationalisme et les moins capables de déceler les éléments authentiquement traditionnels contenus dans les rituels. Il est bien vrai qu'il semble régner une certaine incohérence dans les hauts grades, et nous n'en voulons pour exemple que l'impossibilité de trouver une hiérarchie satisfaisante dans une série où on voit apparaître des titres de Pontife avant des titres de Prince et des titres de Prince avant des titres de Chevalier. Mais cette incohérence nous semble justement aussi la meilleure preuve que ces grades ne sont pas une simple « forgerie » de Maçons vaniteux, car, quelque ignorance qu'on veuille bien leur prêter, il ne leur aurait pas été difficile, s'il s'était agi de créations purement individuelles et fantaisistes, d'éviter des anomalies aussi choquantes et aussi visibles. Il y a là, pour nous, l'indication qu'il s'agit de choses authentiques quant à l'essentiel, mais qui, venant de sources différentes, se prêtaient mal à l'établissement d'une hiérarchie « linéaire » qu'on ne pouvait cependant pas éviter dès lors que ces vestiges d'initiations diverses devaient être intégrés dans un même organisme qui est ici celui des Suprêmes Conseils.

Nous avons dit que le grade de Rose-Croix permettait de penser que le travail opératif dans la Maçonnerie moderne, dans l'ordre des « petits mystères » devait s'effectuer entre le 4e et le 18e degré, les trois premiers degrés étant devenus et demeurant purement spéculatifs. On pourrait se demander pourquoi les tentatives de restaurer un travail opératif dans la Maçonnerie moderne n'ont pas consisté simplement à recompléter sinon les trois premiers degrés, du moins le grade de Maître. Il y a assurément à cela des raisons de plus d'une sorte et il en est une que nous pouvons préciser dès maintenant.

Du fait de la dégénérescence de la Maçonnerie, l'initiation dans les temps modernes a fréquemment été accordée sans

qu'on tienne compte des qualifications. Le mal n'est peut-être pas très grand aussi longtemps qu'il s'agit d'une initiation destinée à demeurer virtuelle faute de moyens de réalisation, mais pour autant qu'on rétablissait dans une certaine mesure un travail opératif, il y avait là un grave danger à la fois pour les membres non qualifiés et pour l'organisation tout entière. La restauration d'un travail opératif exigeait donc en principe une sélection sévère et celle-ci ne pouvait être réalisée dans le cadre de la Maçonnerie bleue. En effet, parmi les *landmarks* généralement admis figure le « droit de visite » (1). Celui-ci oblige toute Loge régulière à accepter comme visiteur tout Maçon régulier appartenant à la même obédience ou à une obédience « reconnue » par celle dont relève la Loge envisagée. L'application littérale de ce *landmark* (dont nous comprenons fort bien la raison d'être dans une situation normale) ne laisse pas d'autre moyen « régulier » de procéder à une sélection que la constitution d'un haut grade ou d'un système de hauts grades. Un exemple très net et bien connu d'une tentative de ce genre est l'Ordre des Elus Coëns fondé au milieu du XVIIIe siècle par Martines de Pasqually et qui présentait, malgré bien des lacunes et des erreurs de perspective, un caractère incontestablement opératif.

Dans le cas des hauts grades du Rite Écossais, il y a quelque chose de plus qui touche à ce que nous avons appelé plus haut la « valeur initiatique » de ces grades. On a vu que René Guénon n'avait pas tranché la question de savoir s'il y avait entre ces grades et certaines organisations chevaleresques ou hermétiques une « filiation réelle et directe » ou s'il y avait eu seulement reconstitution (2). Nous n'enten-

1. Ce *landmark* est défini par Mackey (*Masonic Jurisprudence*), comme « le droit pour un maçon d'être admis aux travaux de son grade dans toutes les Loges ».

2. Nous devons préciser que, si des hauts grades maçonniques renferment des vestiges d'initiations chevaleresques et hermétiques du monde chrétien, on ne doit nullement en conclure que les initiations de ce genre ont toutes cessé d'avoir une existence indépendante et ne subsistent plus qu'à l'état de grades superposés à la Maçonnerie. Nous croyions nous être exprimé d'une façon suffisamment nette à cet égard (voir notre article de

dons pas davantage nous prononcer sur ce point, mais nous pensons qu'on peut parler d'une valeur initiatique de ces grades, même dans l'hypothèse la plus défavorable, c'est-à-dire s'il ne s'y trouve aucune transmission spirituelle étrangère à la Maçonnerie, car ils offrent un ensemble de supports rituéliques et symboliques autres que ceux de la Maçonnerie des trois premiers degrés, lesquels supports pourraient être utilisés en vue de l'actualisation de l'initiation maçonnique proprement dite qu'ont nécessairement reçus tous les membres des hauts grades (1).

Assurément, dans l'état actuel des choses, nous avons tout lieu de penser que la Maçonnerie des hauts grades n'a pas un caractère initiatique plus effectif que la Maçonnerie bleue et que l'esprit traditionnel n'est pas plus présent dans l'une que dans l'autre, mais dans l'une comme dans l'autre il subsiste un cadre, une armature, et c'est déjà quelque chose. On peut voir en tout cas que la Maçonnerie est « prédisposée » à recevoir le complément d'ordre métaphysique envisagé par M. Vâlsan et nous ne pouvons pas ne pas voir là un signe providentiel. Naturellement, ce que nous avons dit des hauts grades écossais peut s'appliquer, *mutatis mutandis*, aux grades supérieurs à celui de Maître qui existent dans d'autres rites, tels que l'Ordre Royal d'Ecosse et le Rite Rectifié. Il faut aussi mentionner dans la Maçonnerie anglaise le degré de *Royal Arch* plus spécifiquement maçonnique qui représente, selon René Guénon, une « ouverture sur les grands mystères » et renferme d'authentiques vestiges de l'ancienne Maçonnerie opérative (2). Si nous avons parlé des hauts grades écossais

janvier-février 1949, où *nous avons* présenté ces initiations et l'initiation maçonnique comme des possibilités *distinctes*, et aussi *notre compte rendu* d'avril-mai 1951, où nous réaffirmons l'existence indépendante desdites initiations), mais nous tenons à le redire ici, car nous avons eu la surprise, récemment, de nous entendre attribuer un point de vue tout opposé

1. Il est bien entendu que ces éléments symboliques et rituéliques, s'ils n'appartiennent pas en propre à la Maçonnerie, relèvent néanmoins d'organisations initiatiques et de *formes* traditionnelles se situant dans ce « monde biblique » dont nous avons parlé dans notre XI[e] Etude, ou constituent des références à la Tradition primordiale et au Centre Suprême.

2. Nous nous permettons de signaler en passant, sans pouvoir y insister, l'importance de certains éléments contenus, sinon dans toutes, du moins dans certaines versions de la « lecture mystique » de ce grade.

c'est principalement parce que les publications anti-maçonniques ont jeté dans le domaine public de nombreux renseignements sur sa structure, ses degrés, ses rites et ses symboles et qu'il était ainsi plus facile au lecteur non Maçon de suivre notre exposé.

Il nous reste à préciser un dernier point. Il n'est pas douteux qu'à diverses époques la Maçonnerie, comme le Rosicrucianisme et antérieurement l'Ordre du Temple, a eu des contacts avec l'Orient dans le domaine des connaissances traditionnelles (1). Les notes remises par Savalette de Langes au Marquis de Chefdebien (*Eques a capite galeato*) à la veille du Convent de Wilhelmsbad (2) contiennent des indications fort significatives à cet égard, par exemple celle concernant le F.·. de Waechter dans laquelle il est dit que ce Maçon a rencontré à Florence ou dans les environs « un homme qui n'est pas européen et qui l'a parfaitement instruit ». Comme par ailleurs, dans les mêmes notes, il est parlé de Juifs qui paraissent avoir joué, eux aussi un rôle de « supérieurs inconnus » et qu'ils sont désignés très clairement par leur qualité ethnique et traditionnelle ; que s'il s'agissait d'un Américain, une désignation aussi vague ne s'expliquerait pas, nous devons penser que le personnage énigmatique auquel il est fait allusion plus haut se rattachait nécessairement à une tradition spécifiquement orientale.

Mais il y a plus encore : un catéchisme maçonnique publié en 1726 dans *The Great Mystery laid open* (« Le grand Mystère découvert ») contient le passage suivant :

1. Dans *la Grande Triade*, au chapitre XXV : *La Cité des Saules*, p. 167, note 3 René Guénon a fait allusion au " Camp des Princes " et au " mot sacré " du 32e degré du Rite Ecossais et il a noté, " parmi plusieurs mots étranges et difficiles à interpréter, le mot *Salix* qui signifie précisément *saule* en latin ". La " Cité des Saules " de la tradition chinoise s'identifie au " Séjour des Immortels " et à la " Maison de la Grande Paix ", c'est-à-dire au " Centre du Monde ". Ne serait-il pas possible d'éclairer encore un peu ces " mots étranges " en signalant que le mot *Teng*, seul ou en composition, se rencontre plusieurs fois comme nom de lieu ou de peuple dans la région qui s'étend à l'est et au nord du Tibet (provinces du Se-chuan et du Koukou-nor) ; que cette région encore inviolée, est " gardée " par le peuple des redoutables Ngoloks ou *Tanguts*, et que certains " localisent " dans cette région la légendaire *Shambala* où réside le Roi du Monde ?

2. Cf. Benjamin Fabre : *Un initié des sociétés secrètes supérieures*, l'Eques a capite galeato.

« Comment Dieu est-il appelé ?

« — Laylah Illallah, c'est-à-dire : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu.

« Qui fut le premier Maçon ?

« — Laylah Illallah » (1).

Malgré une transcription défectueuse, il n'est pas difficile de reconnaître ici la formule fondamentale de l'Islam : *Lâ ilaha illâ 'Llah* !

Jean REYOR.

1. Reproduit dans *Early Masonic Catechisms*, de Knoop et Jones. — On peut se demander si certains des anciens textes republiés dans cet ouvrage n'émanent pas d'anti-Maçons, mais ce n'est pas une raison suffisante pour douter de l'authenticité des éléments rituéliques qui y sont contenus. Dans le cas particulier qui nous occupe, la deuxième réponse où intervient la *shahada* n'est pas au nombre des choses qu'un pamphlétaire pouvait inventer et pour lesquelles une connaissance superficielle de l'Islam, eût été suffisante.

LES REVUES

— Le nº de janvier 1950 du *Symbolisme* débute par un article de « La Lettre G » sur l'ouvrage posthume d'Albert Lantoine : *Finis Latomorum.* « La Lettre G » approuve les critiques qu'Albert Lantoine a portées contre ce qu'il considérait comme les tares de la Maçonnerie latine de son temps : c'est-à-dire le prosélytisme en matière de recrutement et les préoccupations politiques de trop d'ateliers ; « La Lettre G », par contre, regrette justement l'incompréhension de Lantoine pour tout ce qui touche au symbolisme et au ritualisme de l'Ordre. Quant au remède que Lantoine proposait à la « dégénérescence » de la Maçonnerie, c'est-à-dire la suppression des Obédiences, « La Lettre G » y donne son adhésion. — Cette solution a été combattue dans le nº d'avril 1950 par un article de M. J. Corneloup intitulé *Plaidoyer pour les Obédiences.* Sans faire nôtres toutes les considérations de ce dernier auteur, nous pouvons du moins partager un grand nombre de ses vues sur l'utilité du « pouvoir central » en Maçonnerie, ne serait-ce que pour éviter que des Loges indépendantes ne donnent trop facilement prise à la malveillance profane. Comme l'écrit M. J. Corneloup : « La sagesse est de conserver à la Maçonnerie son caractère de société fermée, travaillant à l'écart de la foule, mais sans rien dissimuler de ses principes et de ses objectifs ». — Toujours dans le nº de janvier, nous trouvons un extrait du livre de M. Gaston Georgel : *Les quatre âges de l'Humanité.* Dans cet extrait, les trois grades de la Maçonnerie bleue sont mis en rapport avec les âges d'airain, d'argent et d'or, et l'âge de fer ou âge sombre est justement comparé à l'état du profane qui n'a pas encore « reçu la lumière ».

— Le nº de février 1950 contient une *Note sur le Yi-King*, par M. H. Delétie, qui donne le récit d'opérations faites par un « géomancien » indochinois en vue de la construction d'un tombeau. — Nous y trouvons aussi un article de M. Victor Mardrus intitulé : *Une Société secrète sur le trône.* Il s'agit d'une branche importante des Ismaïliens, celle des Qarmates, qui établirent au xe siècle, en Egypte, le califat des Fatimites. L'article de M. Mardrus est intéressant au point de vue historique, cependant il nous est difficile de le suivre quand il écrit : « On rencontrait au sein du bâtinisme septimain (c'est-à-dire de l'Ordre fatimite) des gens appartenant aux religions les plus diverses ; les musulmans, les juifs, et les chrétiens s'y coudoyaient ». Nous pensons qu'il s'agissait là de « septimains » d'origine juive ou chrétienne, mais qui, en tout cas,

par leur adhésion à une branche de l'Islam, avaient perdu tout droit à se réclamer du Judaïsme ou du Christianisme. A la fin de son article, M Mardrus parle des « Frères de la Pureté » (*Ikhwân es safâ*) et de la « Maison de la Sagesse » du Caire. Sur ce dernier sujet, nous nous souvenons qu'il avait paru dans *The Speculative Mason* de janvier 1937 une note signée A. W. Y. (initiales du nom arabe de René Guénon) et qui renferme les renseignements suivants : « La maison de la Sagesse (*Dâr-el-Hikmah*) fut, au temps des Fatimites, un centre des Ismaïliens. Ces derniers avaient, et ont encore, des initiations et des grades, comme beaucoup d'autres sectes, par exemple les Druses de Syrie, qui emploient même quelques signes très semblables à ceux des Maçons. Quoi qu'il en soit, les Ismaïliens, les Druses, les Nosairis, etc., ne sont que des « sectes » (*firâq*) dans lesquelles il y a toujours quelque confusion entre exotérisme et ésotérisme ; et dans leurs initiations il y a un « côté sombre », dû à leur déviation de la pure tradition. Ces sectes n'ont aucun rapport avec les *turuq* ou fraternités ésotériques de l'Islam, qui sont au nombre de 72. (Ce peut-être là un nombre symbolique, mais, d'après une liste établie par Seyid Tawfiq el-Bakri, il semble que ce soit bien le nombre réel). Par ailleurs, on dit que quelques moines coptes conservent encore une sorte de connaissance ésotérique ; mais il est extrêmement difficile pour les Musulmans d'obtenir des renseignements précis à ce sujet ». — Toujours dans le *Symbolisme* de février, nous trouvons une courte note signée Henri Lambert, sur les rapports entre la croix macrocosmique (croix à trois dimensions ou croix à six branches) et le sceau de Salomon. La projection, sur un plan horizontal, de la croix macrocosmique placée en équilibre instable (c'est-à-dire avec une branche verticale) donne la croix à deux dimensions. Mais, lorsque la croix macrocosmique est placée en équilibre stable (c'est-à-dire lorsqu'elle repose sur trois branches, qui sont alors inclinées à 60 degrés sur le plan horizontal), sa projection sur ce plan donne la figure appelée « chrisme constantinien », d'où il est facile de passer à l'étoile à six branches ou sceau de Salomon. Il est à regretter que la note de M. Lambert soit si courte, et que l'auteur n'ait pas tiré du fait qu'il signale tout le parti qu'il aurait pu. On sait notamment que le chrisme, qu'on trouve si souvent figuré dans les catacombes, est aussi, comme René Guénon l'a fait remarquer, le schéma de l'aigle héraldique, insigne de l'Empire romain et symbole capital des hauts grades de la Maçonnerie.

— Le n° de mars reproduit un article que le fondateur du *Symbolisme*, Oswald Wirth, écrivit quelques mois avant sa mort, arrivée en 1943, c'est-à-dire à un moment où la Maçonnerie française, comme presque toutes les Maçonneries européennes continentales, était « en sommeil ». Cet article est intitulé : *Ce que je pense de Dieu en tant que Franc-Maçon.* Nous y retrouvons les principales caractéristiques de l'œuvre écrite d'Oswald Wirth : son respect du sentiment religieux,

son goût du symbolisme, sa méfiance à l'égard de la métaphysique. Il avait, sur tout ce qui touche au rituel, des vues beaucoup plus traditionnelles que son ami Lantoine, avec pourtant des lacunes qui nous ont toujours surpris et dont témoigne encore son dernier article. C'est ainsi qu'il trouvait étrange l'existence de prières dans les rituels de la Maçonnerie anglo-saxonne ; mais les équivalents de telles prières existaient aussi dans des rituels français qui ne sont pas tellement anciens ; et d'ailleurs nous ne comprenons pas pourquoi des invocations à la Divinité seraient déplacées dans l'atelier maçonnique, qui est aussi un Temple ; car que faire en un Temple à moins que l'on ne prie ? A la fin de son article, O. Wirth rappelle la formule hermétique connue dont l'acrostiche donne le mot *Vitriol* ; mais cet auteur, qui a écrit un ouvrage sur le symbolisme hermétique, a dû rencontrer bien souvent des formules telles que : *Ora et Labora*, ou encore : *Ora, lege, relege, Labora, et invenies*, ou encore : *Persevera orando et laborando*, qui montrent bien que la prière a sa place, et une place de *premier plan*, dans l' « œuvre » hermétique, qui n'est pas différent de l' « œuvre » maçonnique. — Toujours dans le nº de mars, M. Marius Lepage rend compte d'un ouvrage récemment paru en Amérique : *French Freemasonry under the third Republic*, et qui traite de l'action politique des deux principales Obédiences françaises de 1870 à 1940. M. Lepage rappelle que « la Maçonnerie n'a rien à gagner, et tout à perdre, en se mêlant de près ou de loin aux luttes politiques ». Mais, cela dit, il ne peut s'empêcher de rendre hommage aux Maçons politiciens dont le livre qu'il analyse retrace l'action, car il estime que cette action politique a été utile au pays. Nous devons dire que nous ne comprenons pas une pareille indulgence. L'action en question « servait » *une* certaine politique, qui était celle d'un *parti* et avait donc un caractère *partisan*, évidemment en contradiction avec cet universalisme qui est l'essence même de l'Ordre. Nous savons bien, du reste, qu'au sein de la Maçonnerie française de cette époque, il y eut des ateliers qui surent rester fidèles à l'esprit maçonnique et ne rien « servir », si ce n'est la Vérité.

— Dans le nº d'avril, article de M. Probst-Biraben intitulé *Transmission et Baraka*. L'auteur y donne quelques renseignements sur la transmission initiatique dans l'Islam, et décrit aussi les pratiques traditionnelles des assemblées de derviches, en insistant trop, à notre avis, sur celles d'Ordres quelque peu « excentriques » (tels que les *Aïssawa*, les *Hamenchas* et les *Refayia*).

— Le rappel des condamnations pontificales romaines contre la Maçonnerie a provoqué, dans le *Symbolisme* de mai, un article de M. Lepage, article intitulé : *Rome a parlé*. Nous n'avons pas, dans cette revue, à prendre part aux discussions soulevées à ce sujet : mais certaines phrases de M. Lepage nous ont étonné. Il écrit par exemple : « Un groupement,

l'Eglise, connaît la vérité par une révélation divine dont il est interdit de douter ». Mais une telle attitude n'est pas le fait de la seule Eglise romaine, et M. Lepage sait bien qu'il en est exactement de même de toutes les autres Eglises chrétiennes (sauf peut-être de certaines branches du « protestantisme libéral »). Et d'ailleurs, le Judaïsme et l'Islamisme, sous leur forme exotérique, ne sont-ils pas dans le même cas ? M. Lepage écrit aussi : « L'Eglise sent le sol qui se dérobe sous ses pas ». Non, ce qui *devrait* sentir le sol se dérober sous ses pas, c'est le monde moderne, dans la mesure où il est infidèle à sa tradition. Mais l'Eglise, « sur le roc éternel assise », ne peut que s'en rapporter avec confiance aux promesses de son fondateur, promesses contenues dans un Livre qui est d'ailleurs — et cela depuis 20 siècles — la « Grande Lumière de la Maçonnerie ». — Une critique de l'article de M. Lepage a paru dans le *Symbolisme* de février-mars 1951, sous la signature de M. Jean Tourniac. Cet auteur, envisageant d'une façon très générale le problème des rapports entre exotérisme et ésotérisme en Occident, rappelle « qu'une forme, quelle qu'elle soit, ne peut qu'être exclusive sous peine de n'être plus du tout, car la forme est inséparable de la Limite ». Nous ne pouvons que conseiller à nos lecteurs de lire cet article, où ils trouveront incidemment d'intéressantes considérations sur les « fonctions » respectives de Pierre et de Jean, et sur la nécessité, pour la Maçonnerie, de se détourner des « ratiocinations dites philosophiques » pour se livrer à un travail opératif ; « ce qui ne veut évidemment pas dire que les Maçons devraient reprendre le métier de constructeur ; car il est à remarquer qu'au XVIIIe siècle un régime maçonnique au moins, celui des Elus Coëns, pratiquait des « opérations », c'est-à-dire avait un caractère opératif ». — Toujours dans le *Symbolisme* de mai, « La Lettre G », sous le titre *Tolérance et Controverse*, expose un certain nombre de considérations très justes sur les règles qui doivent présider à toute « discussion » entre initiés et profanes.

— Dans le nº de juin, M. Lepage donne d'intéressants renseignements sur les *Jakin* (chapelains des anciennes Loges opératives), dont René Guénon a parlé dans les *Aperçus sur l'Initiation* (p. 198, n. 2). Ces renseignements, communiqués par la rédaction du *Speculative Mason*, proviennent en partie des rituels utilisés avant la guerre de 1914 par les deux Loges opératives qui existaient encore à Leicester.

— Le nº de juillet-août contient la communication d'un archiviste sur la date où la formule : Liberté, Egalité, Fraternité, fut adoptée comme devise de la République Française. Il résulte de cette communication que ces trois mots furent proposés comme « principes des lois de la République » dans un amendement présenté à l'Assemblée Constituante le 7 septembre 1848, et que cinq jours plus tard, le 12 septembre, un arrêté du général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, ordonnait *que la devise en question figurerait sur le sceau de* l'Etat. Mais il nous faut ajouter qu'il semble pourtant que

l'adoption de ladite formule soit un peu plus ancienne, et remonte aux tout premiers jours de la seconde République. En effet, les 6 et 10 mars 1848, des délégations maçonniques reçues par les membres du Gouvernement provisoire se félicitaient « de retrouver la devise de leur Ordre sur les étendards de la France ». (Cf. Albert Lantoine, *La Franc-Maçonnerie dans l'Etat*, p. 311). Quoi qu'il en soit, ce qu'il est essentiel de souligner, c'est que la devise : Liberté, Egalité, Fraternité, a été utilisée par la Maçonnerie française 100 ans au moins avant que cette devise ne figurât sur les monuments publics ; la première mention de cette formule se trouve dans un ouvrage de l'abbé Larudan intitulé : *Les Francs-Maçons écrasés*, qui fut publié en 1746. C'est un ouvrage antimaçonnique, et en conséquence on ne peut accepter les renseignements qu'il fournit qu'avec bien des réserves. Nous pensons cependant que l'emploi maçonnique de la dite formule n'est pas une invention de Larudan, car il nous semble qu'elle est susceptible d'une interprétation parfaitement orthodoxe. On connaît la signification initiatique de la Liberté et de la Fraternité. Quant à l'Egalité, sans doute faut-il l'envisager ici surtout en tant qu'elle exprime une idée d'équilibre (qu'on pense à l' « équilibre de la Balance » et à « l'Invariable Milieu »). La Liberté totale, l'Egalité parfaite et la Fraternité universelle ne constituent pas un idéal politique; mais elles sont une réalité initiatique, qui sera réalisée par le Maître Maçon lorsqu'il accédera, effectivement et non plus virtuellement, aux mystères de la « chambre du Milieu ».

— Le n° de septembre-octobre-novembre débute par un article de M. J. Corneloup, intitulé *Le tournis*. Le nom de cette maladie des moutons sert à l'auteur pour désigner un jeu parfois pratiqué par les jeunes enfants, qui « font la toupie » en tournant sur eux-mêmes jusqu'à être pris de vertige. De tels exercices, qui cessent ordinairement assez vite, de même que cessent certaines facultés « paranormales » de l'enfance, sont vraisemblablement assez inoffensifs, et nous trouvons quelque peu péjoratif le rapprochement fait par M. Corneloup avec ce qu'écrivait Arthur Rimbaud à Georges Démeny : « Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement des sens ». M. Corneloup, d'autre part, assimile aux enfants qui « tournent » non seulement les médiums, mais encore les derviches, les yogis et les mystiques. Pour ces derniers, nous pourrions lui demander s'il pense que les « états mystiques » d'une sainte Thérèse d'Avila, ou d'une sainte Catherine de Sienne, qui sont bien des mystiques au sens propre de ce terme, étaient le résultat de « pratiques » telles que le tournoiement. Pour ce qui est des derviches et des yogis, nous reconnaissons que la question est différente, et que pourrions-nous répondre à M. Corneloup ? — Mais le *Symbolisme* lui-même va s'en charger, car dans le même n° nous trouvons une étude de M. Emile Dermenghem intitulée : *La poésie initiatique musulmane et la Parole perdue*. L'auteur y rappelle que non seulement la poésie, mais encore la musique et la danse sont « l'écho de la Parole primordiale »,

et comme telles, elles peuvent « rappeler l'union primitive des cœurs avec Dieu, les faire revenir à l'état primordial, ramener sur la route, et libérer comme un oiseau l'âme qui a secoué la poussière de l'existence séparée ». M. Dermenghem ne dissimule d'ailleurs nullement les dangers (qui peuvent aller jusqu'à la mort subite) de telles pratiques, dangers dont le principal est « de prendre le moyen pour la fin, de s'engourdir dans une sorte d'euphorie esthétique ». Mais l'existence de ces dangers n'autorise nullement à comparer à un « jeu d'enfant » les pratiques des Ghazâli, des Jalal-ed-Dîn Roumi, des Ibn-el-Fâridh et des Attâr, pour citer quelques-uns des maîtres évoqués par M. Dermenghem, dont l'article constitue la meilleure réponse qui puisse être faite à celui de M. Corneloup. — Toujours dans le même n°, article de P. O'Neill sur *Le Rite Suédois.* Nous y trouvons un excellent historique des origines de ce rite, question généralement très mal connue en France. Ses fondateurs avaient reçu la lumière dans notre pays, ce qui explique la parenté des rituels suédois avec ceux du « régime rectifié ». Ainsi, « c'est de France que partirent les paroles qui atteignirent la Baltique, et constituent encore de nos jours le langage maçonnique de ces pays ». P. O'Neill, naturellement, rappelle l'importance du symbolisme apocalyptique dans les dits rituels, et donne quelques renseignements intéressants sur l'« Ordre civil de Charles XIII », dont les insignes se portent en public. Ces insignes comportent notamment le chiffre 13 (à cause du fondateur Charles XIII) et la lettre B (à cause de son successeur, le célèbre Bernadotte). Si l'on considère la mauvaise réputation du chiffre 13 dans le monde profane, et, sous un certain aspect, de la lettre B en Maçonnerie, on pourrait être tenté de voir là quelque chose d'inquiétant. Nous pensons, quant à nous, qu'il faut y voir plutôt une allusion voilée à une certaine « réintégration », dont il est aussi question ailleurs dans la Maçonnerie. L'Ordre de Charles XIII comporte toujours 27 laïques et 3 ecclésiastiques (luthériens). L'un de ces derniers fut notamment l'archevêque d'Upsal Nathan Sœderblom, dont P. O'Neill rappelle le rôle important dans le « mouvement œcuménique » ; et il fait ce rapprochement très juste que l' « union des Églises » était aussi la préoccupation majeure de Joseph de Maistre, qui appartenait au rite rectifié. Il faut même préciser que le « comité de préparation » du premier Congrès Œcuménique, celui de Stockholm, tint sa séance d'ouverture au siège de la Grande Loge de Suède. Est-il besoin d'ajouter que nous ne voulons voir dans ce fait que sa valeur symbolique, et que nous n'entendons nullement suggérer que le « mouvement œcuménique » soit d' « inspiration maçonnique » ? L'archevêque Sœderblom avait d'ailleurs un esprit d'une « catholicité » remarquable ; au cours de ses visites pastorales, il recommandait aux enfants la prière de sainte Brigitte : « Seigneur, montre-moi la voie, et accorde-moi la volonté de la suivre ». On sait d'autre part qu'Upsal (dont le nom est très « évocateur ») est à la fois le « tombeau » des anciens dieux scandinaves Thor, Odin et Freya, qui reposent sous des *tumuli* célèbres, et celui du patron de la Suède, le roi martyr saint Eric. La cathédrale

d'Upsal, comme d'ailleurs beaucoup d'églises de Suède, est entièrement couverte en cuivre, métal dont on connaît le symbolisme « pôlaire » (cf. *Le Roi du Monde*, chap. I). — Signalons enfin, toujours dans le même n°, un article signé G. de Saint-Jean, et intitulé *Les Deux Eglises*. Cet article contient, nous devons le dire, des assertions qui nous semblent quelque peu « aventurées ». Mais nous ne pouvons que nous associer pleinement à l'auteur lorsqu'il conclut : « Nous sommes à la fin d'un cycle, c'est-à-dire à une époque où il est absolument vain, en raison même des conditions du moment, de prétendre créer une religion nouvelle. Celle-ci, en vérité, qui ne sera point œuvre humaine, ne verra le jour qu'au début du cycle futur, quand il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur ».

— Dans le n° de décembre, Maën-Nevez reproduit et commente quelques symboles ternaires et particulièrement le « triscèle » ou « triquêtre ». C'est une sorte de swastika à trois branches, constituées par des jambes humaines ployées à angle droit. Cet emblème, comme le rappelle l'auteur, constitue l'insigne héraldique de l'île de Man. Mais il omet de mentionner qu'il figurait aussi sur le bouclier d'une des plus anciennes familles d'Athènes, celle des Alcméonides et dans les armoiries de la Sicile, d'ailleurs appelée dans l'antiquité *Triquetra* ou *Trinacria*, à cause de ses trois « pointes ». La Sicile a d'étranges rapports avec l'histoire du Saint-Empire, ayant été le lieu de « repos » d'Enée, ancêtre de César, avant qu'il abordât dans le Latium. Et ce fut aussi l'ultime lambeau de l'empire des Hohenstaufen, dont le dernier représentant, Conradin, est le héros de prédilection des « Fidèles d'Amour » et de Boccace en particulier. Pour nous, les liens de la Sicile avec l'histoire « cachée » du Saint-Empire sont dus à la position de cette île au centre de la « mer au milieu des terres ». Et l'on remarquera que telle est aussi à peu près la position de l'île de Man dans cette autre « mer Intérieure » qu'est la mer d'Irlande, véritable réduction de la Méditerranée entre les deux Iles Britanniques. Il est évidemment inutile de souligner la ressemblance entre les mots Man et Manou. Maën-Nevez donne également la reproduction du « bijou celtique de Bergen », qui nous a rappelé un ornement très répandu chez les Aïnos, peuplade blanche « égarée » dans les îles de Yéso et de Sakhaline, et qui professe pour l'ours une étrange vénération. Cet ornement figure aussi dans l'art japonais, notamment dans le blason de certaines familles et de certaines divinités, et en particulier du dieu du tonnerre. C'est en somme un *yin-yang* à trois « virgules » Les Japonais, qui le désignent sous le nom de *mitsutok*, le font figurer notamment sur presque tous les tambours et les gongs : c'est le symbole de la foudre (Cf. George Montandon, *La Civilisation aïnou*, pp. 159-162). Cet auteur pense que les Aïnos, n'ont pas emprunté ce motif décoratif aux Japonais, mais qu'il « est un bien ancien, commun à l'une et à l'autre civilisations ». Et l'existence d'un décor semblable en Scandinavie (le « bijou celtique de Bergen » reproduit par Maën-Nevez) nous semble renforcer singulièrement

cette hypothèse. Nos lecteurs se rappelleront que le « rayon céleste » (*Buddhi*) est conçu comme ternaire (*L'homme et son Devenir selon le Vêdânta*, p. 66). C'est ce rayon qui, il n'y a pas si longtemps encore, était évoqué au début des réceptions maçonniques, où l'on demandait au Grand Architecte : « Fais descendre un de tes rayons sur cet aspirant qui désire participer à nos sublimes mystères ». L'appel à la Sagesse, à la Force et à la Beauté suivait aussitôt ; et l'on peut faire encore d'autres rapprochements : l' « alarme » causée par les coups « irréguliers » frappés par le profane à la porte du Temple est signalée, dans certains rites, par un coup de gong ; et dans les Loges françaises, le premier « voyage » du récipiendaire était jadis accompagné par un « rhombe » qui simulait les bruits de l'orage. Pour en revenir à l'article de Maën-Nevez, peut-être le *mitsutok* est-il, comme le « bijou de Bergen » et comme le « triscèle », une variante d'un même symbole appartenant à la tradition hyperboréenne primordiale, tradition à laquelle se rattachaient sans doute aussi bien les Aïnos que les Celtes et les populations primitives de la Sicile et de l'Attique. — Toujours dans le nº de décembre, le Swâmi Adidevânanda publie un long article, traduit par M. Lepage, et intitulé *L'hindouisme dans son essence et dans sa manifestation*. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cet article, ce sont les renseignements donnés sur les rites qui encadrent toute la vie de l'Hindou, depuis la conception jusqu'à la mort. L'auteur décrit aussi les quatre *âshramas*, c'est-à-dire les quatre étapes successives proposées à celui qui aspire à la libération : ce sont celles de *brahmachârin* (étudiant des Védas), de *grihastha* (maître de maison), de *vânaprastha* (ermite dans la forêt) et de *sannyâsin* (ascète). Le Swâmi Adidevânanda cite à ce sujet l'orientaliste Deussen : « L'histoire toute entière de l'humanité ne produit rien qui approche la grandeur de cette pensée ». C'est là, nous semble-t-il, une simple question d'appréciation individuelle ; et pourquoi, par exemple, n'estimerions-nous pas que la conception chrétienne et bouddhique du monachisme « approche » et dépasse même la « grandeur » de la conception des *Ashramas* ? Le Swâmi Adidevânanda ne paraît pas exempt d'un certain esprit d'exclusivisme, par exemple lorsqu'il écrit : « Depuis des temps immémoriaux, les habitants de l'Inde ont méprisé les plaisirs fugaces de la vie et se sont attachés à la solution des plus profondes questions : le sens de l'existence et du monde, la relation de l'homme à la Réalité ». Nous pensons que le mépris des « plaisirs fugaces de la vie » a toujours été, même dans l'Inde, le lot d'une toute petite minorité... Et nous ne savions pas que la connaissance du « sens de l'existence et du monde » était le fruit des « efforts ardents et de la vue pénétrante de ces profonds penseurs » (*sic*). Nous avions même entendu dire qu'à l'origine « les sages (*rishis*) entendirent le Véda », c'est-à-dire que la connaissance descendit du ciel par l'effet de la « grâce » divine et non par suite de l'effort humain. Mais le Swâmi Adidevânanda professe visiblement la plus grande estime pour cet effort et il va même jusqu'à écrire : « Aucun effort n'est absolument perdu, Tout essai d'escalader le ciel aboutit à une acquisition spirituelle ». Hélas ! il y a dans les traditions

occidentales certaines histoires qui nous empêchent de partager l'optimisme prometteur du Swâmi. Non, elles ne sont pas forcément couronnées de succès, les tentatives que font les hommes pour bâtir ici-bas « une tour dont le sommet touche le ciel ». Et si tout effort devait se traduire par un progrès spirituel, on ne concevrait pas pourquoi Dante, dans sa paraphrase du *Pater* (*Purgatoire*, chant XI), demande à l'Eternel : « Donne-nous la manne quotidienne, sans laquelle on recule dans cet âpre désert, *en raison des efforts qu'on fait pour avancer* ». — Il nous faut signaler enfin, toujours dans le même nº, un article de M. G.-H. Luquet, intitulé : *Quelques précisions d'histoire maçonnique*. L'auteur y donne, avec la documentation abondante et rigoureuse qui caractérise tous ses exposés, des compléments sur des points qu'il avait déjà étudiés dans un article que nous avons mentionné en son temps. Ces points ont trait notamment à la date d'initiation d'Anderson, à l'édition des « Constitutions », à la fondation de la Grande-Loge de Londres, à la périodicité de l'office de Grand-Maître, et à l'incendie de la Loge de Saint-Paul en 1720.

— Le nº de février-mars 1951 contient un article de Mme Marguerite Loefler-Delachaux sur certains symboles géométriques et particulièrement sur le carré, le cercle, le cube et la sphère. Cet article, très influencé par les théories de Lévy-Bruhl et du Dr Malinowski, contient des considérations dignes de remarque sur le travail chez les peuples dits « primitifs ». « Pour le primitif, le travail manuel n'existe pas en soi. Tandis qu'il œuvre de ses mains, le travailleur livre une bataille sur le plan spirituel afin que son ouvrage gagne à la fois une valeur pratique maxima et une efficacité surnaturelle. Chez les indigènes des îles Trobriand, l'ouvrier, en travaillant, récite ou chante, sur un ton bas et monotone, certaines formules dont l'effet se surajoute au produit de son effort manuel ». En somme, le côté manuel de l'œuvre est le corps du travail, le chant qui l'accompagne (incantation) est son âme : d'où il résulte d'ailleurs que les conditions du travail moderne font de ce dernier un corps privé d'âme. D'autre part, Mme Loefler-Delachaux mentionne la correspondance de la sphère et du cube avec le ciel et la terre et rappelle que lors de la procession des Grandes Eleusinies, la statue de l'enfant-dieu Iacchos était suivie de deux personnages qui portaient un dé et une balle (le cube et la sphère transformés en jouets), « symboles de sa double appartenance au divin et au terrestre ». Cela est très vrai ; mais l'auteur aurait pu être encore plus précis et souligner que Iacchos-Dionysos, dieu des initiés, porte la sphère et le cube en tant qu'il est « fils du Ciel et de la Terre » (Cf. *La Grande Triade*, pp. 68-72). Il est fils de Zeus, dieu du Ciel, et fils nourricier de Déméter, déesse de la Terre. Signalons à ce propos les rapprochements suivants, intéressants au point de vue maçonnique : Dionysos, dieu du vin et de l'initiation, est « fils du tonnerre », étant né « pour la première fois » sous l'action de la foudre qui incendia le palais royal de Thèbes lorsque Zeus apparut « dans sa gloire » à Sémélé. Saint Jean et saint Jacques, « patrons » des initiés dans le christianisme, furent

appelés par le Christ « Boanergès », c'est-à-dire « fils du tonnerre » (Marc, III, 17). Il résulte, du reste, du texte sacré qu'ils avaient le pouvoir de faire tomber la foudre (Luc, IX, 54. Cf. *La Grande Triade*, p. 53, n. 5). D'autre part, le nom du père de Dionysos, Zeus, commence par la lettre Z, comme les noms du père de saint Jean et de saint Jacques, Zébédée et du père de saint Jean-Baptiste, Zacharie ; et l'on sait que la lettre Z est l'hiéroglyphe de l'éclair. Enfin, les initiales de Jean-Baptiste et de Jean Boanergès (les deux patrons de la Maçonnerie, qu'elle honore lors de ses fêtes solsticiales) sont les lettres J et B, qui figurent sur les colonnes du Temple, colonnes qui, parmi des significations multiples, ont notamment celles de « portes solsticiales ». — Toujours dans le *Symbolisme* de février, article de Jisséka sur la science des nombres, où cet auteur fait un intéressant rapprochement entre l'équation $1 + 2 + 3 + 4 = 10$ et l'équation $3 \times 4 \times 5 \times 6 = 360$ — Il faut signaler enfin un long article intitulé *Magie et Divination celtiques*, par M. J. Piette, auteur qui visiblement a fait une étude très approfondie de l'œuvre de René Guénon. Il a utilisé, pour ce travail sur un sujet aussi difficile, toutes les « sources » qui étaient à sa disposition : les écrivains de l'antiquité classique (entre autres Strabon, Diodore de Sicile, Jules César et Pline l'Ancien), les littératures « néo-celtiques » du Moyen-Age et aussi, mais avec prudence, les « traditions populaires » des pays celtiques. Ne pouvant résumer un article aussi important, nous nous bornerons à signaler quelques points curieux. Les anciens Celtes, selon Cicéron, étaient considérés par les Romains comme des maitres en science augurale, presque à l'égal des Etrusques. Ils interprétaient notamment le vol des « oiseaux prophétiques », dont les plus importants étaient le corbeau et le roitelet. Un autre procédé dont la littérature irlandaise fait mention est la divination par les caractères « ogamiques », cet étrange alphabet dont l'invention est attribuée au dieu *Ogme* ou *Ogmios* (représenté avec des chaînes d'or partant de sa bouche). La magie celtique, comme beaucoup d'autres, utilisait la baguette pour l' « appel » des « influences errantes » et l'épée pour leur « renvoi ». Mentionnons à ce propos que baguettes et épées sont des instruments indispensables au fonctionnement d'une Loge maçonnique ; mais ici, évidemment, elles ne jouent pas un rôle magique ; elles servent pourtant à « diriger » certaines forces d'un ordre beaucoup plus élevé ; malheureusement, dans les rites utilisés dans les pays latins, la suppression de l'office des Diacres a entraîné celle de l'usage des baguettes, si bien qu'un symbolisme essentiel a été mutilé. Certaines pratiques de la magie celtique étaient vraiment étranges : des magiciens, pour obtenir des résultats d'un ordre évidemment assez bas, s'assimilaient temporairement aux *Fomôire* (adversaires des dieux), qui sont représentés comme n'ayant qu'un pied, une main et un œil. Les magiciens en question faisaient donc leurs opérations à cloche-pied, avec un œil fermé et une main derrière le dos. La littérature celtique a même gardé le souvenir de guerriers à qui l'on avait coupé le pied droit et la main droite, et crevé l'œil droit ». Ils réalisaient ainsi, écrit M. Piette, l'iden-

tification avec les *Fomôire*, non plus temporairement, mais définitivement, comme ces magistes imprudents qui se laissent irrémédiablement entraîner vers les bas-fonds du domaine subtil jusqu'à la dissolution totale de leur être psychique ». Et nous ajouterons que quiconque se livre à la magie, surtout de nos jours s'expose presque inévitablement à un semblable résultat. M. Piette rappelle aussi que la magie avait pris, dans les derniers temps de l'Irlande « païenne », une importance démesurée, comme ce fut aussi le cas pour la civilisation égyptienne de basse époque. Il signale également que « les Celtes tenaient le chien, compagnon du guerrier, en haute estime ; et l'épithète de « chien », loin d'être une insulte, était pour eux éminemment laudative ». Les civilisations traditionnelles qui ont été dans ce cas sont, croyons-nous, assez rares ; mais il ne faut pas oublier que pour Dante, le chien (lévrier ou *Veltro*) est un symbole éminemment bénéfique, et que les membres de la famille della Scala, protecteurs de l'Alighieri, prenaient volontiers des noms de chien (Can Grande della Scala, Mastino della Scala, etc.). Et Dürer, dans une de ses œuvres les plus célèbres et les plus énigmatiques, a représenté son Chevalier, se détournant de la Mort et du Diable, et se dirigeant, accompagné d'un chien, vers la « cité sur la colline ».

Denys Roman.

TABLE DES MATIÈRES

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

---

772. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 12-51